



[www.facebook.com/Cinezic](http://www.facebook.com/Cinezic)  
[cinezic07@laposte.net](mailto:cinezic07@laposte.net)

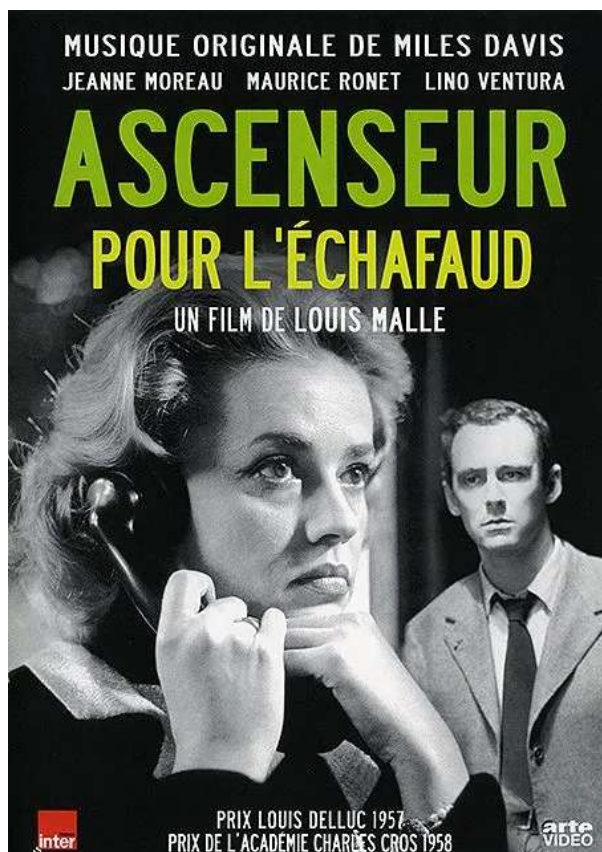
**Les brèves de Cinézic : l'actualité du film musical. N° 11. Mai 2020.**

---

**Erratum** : concernant le numéro 10 de "brèves de Cinezic", une coquille a échappé à notre vigilance. Dans l'article sur "Pépé le Moko" à la place de : " .....Pépé le Moko, réfugié dans la casbah d'Alger, bien protégé par le milice ....." Il faut lire : " ..... Pépé le Moko, réfugié dans la casbah d'Alger, bien protégé par le milieu ....." »

## **Au fil des bobines : Jazz et cinéma.**

« **Ascenseur pour l'échafaud** » De Louis Malle. 1958. 1h28 mn. France. Meme si Louis Malle fait partie des grands noms du cinéma français, ce n'est pas l'oeuvre cinématographique elle même qui passera à la postérité dans «Ascenseur pour l'échafaud» mais bine la bande originale plébiscitée par tous les critiques. Le scénario de ce film noir est assez banale : Julien (Maurice Ronnet), ancien militaire tue son employeur dont il est l'amant de sa femme Florence (Jeanne Moreau). Il revient sur les lieux du crime et se retrouve coincé dans l'ascenseur. Pendant ce temps Florence erre dans Paris, rongée par l'attente. Le jeune Louis (George Pouchouly), vole une voiture pour épater la petite fleuriste (Yori Bertin) et provoque un accident meurtrier. Le commissaire Cherrier (Lino Ventura) mène l'enquête sur le meurtre. Fidèle à ses conceptions Louis Malle filme sans juger. Sa passion pour le Jazz l'amène à confier la BO à un jeune trompettiste américain Miles Davis qui improvise,



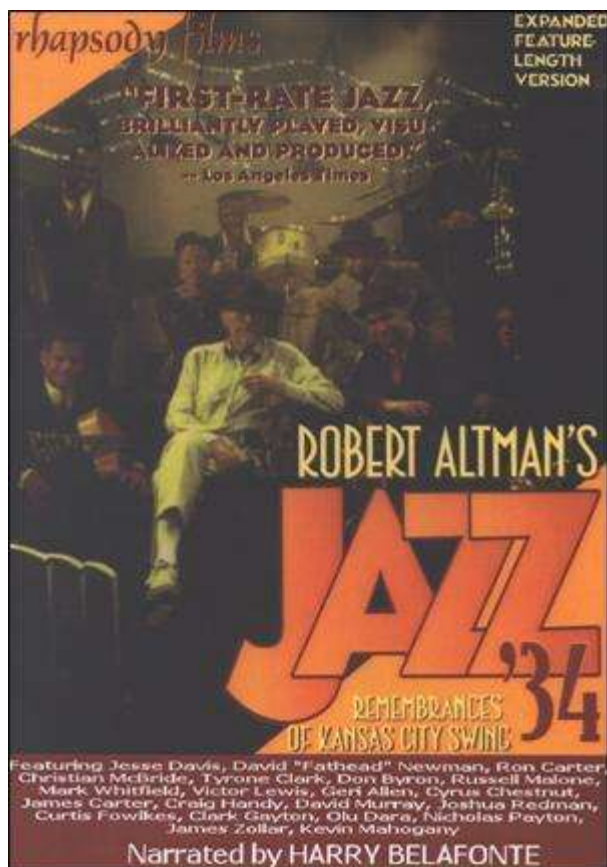
accompagné par les meilleurs musiciens de Jazz français du moment : Barney Wilen au saxophone, René Urtreger au piano, Pierre Michelot à la contrebasse, Kenny Clark à la batterie. A partir de phrases simples, Miles Davis improvise sur les images en tissant des ambiances particulières pour l'ascenseur, l'attente angoissée de Florence, la virée des jeunes, On dit que ce travail amènera Miles Davis à revoir ses conceptions musicales et débouchera sur « Kind of blue » et son évolution dans les années 60. Pour plus de détails se reporter à la revue 1895, n° 38. 2002 : <https://journals.openedition.org/1895/362#tocto1n2>

Si le film remporte le prix Louis Leduc en 1957, la BO, elle reçoit le grand prix du disque de l'académie Charles Cros. Le film réalisé alors que Louis Malle n'a que 25 ans, lance la carrière du réalisateur : suivront entre autres « Zazie dans le métro », « Vie Privé » avec BB, « le souffle au coeur », « Lacombe Lucien », « Au revoir les enfants »....

Un extrait : <https://www.youtube.com/watch?v=saG7EELIfMM>

La bande annonce : <https://www.youtube.com/watch?v=tyLdlIcnxts>

« **Jazz'34** » de Robert Altman (a qui l'on doit « MASH » « The palyer » ou encore l'admirable « Nashville », 1998, juste après la sortie de « Kansas City » (1h12. En fait « Jazz' 34 » n'est pas vraiment un film, plutôt une extension du film précédent sous forme de documentaire. Dans Kansas City, Robert Altman montre sa ville natale dans les années trente au travers d'une affaire mafieuse dont une partie se passe dans les clubs et autres boites. Sa volonté de recréer la musique de l'époque dans un cadre reconstitué lui fait réunir d'excellents musiciens qui vont jammer pendant une semaine sous les yeux des trois caméras du réalisateur. Une petite partie seulement de ces prises sera intégré au film. La sortie d'un montage documentaire de 1h12 sur cette semaine



musicale, d'abord pour la télévision puis pour le cinéma nous restitue l'ambiance du tournage. En vrai amateur de Jazz qu'il est depuis l'âge de 8 ans et de sa découverte de « Solitude » de Duke Ellington, mais aussi en application de sa conception de laisser ses acteurs improviser, Robert Altman donne le thème de départ des morceaux mais laisse ses musiciens d'exception qui ne sont pas ceux des années trente développer leur jeu avec les tempos de l'époque au grand dam des puristes, mais pour le plus grand bonheur des amateurs. Ainsi ce n'est pas les vedettes des années 30 qui s'affrontent à la trompette mais bien des musiciens des années 90 au sommet de leur art. On retrouvera aussi Ron Carter, Joshua Redman et David Murray. Ainsi, l'enfant

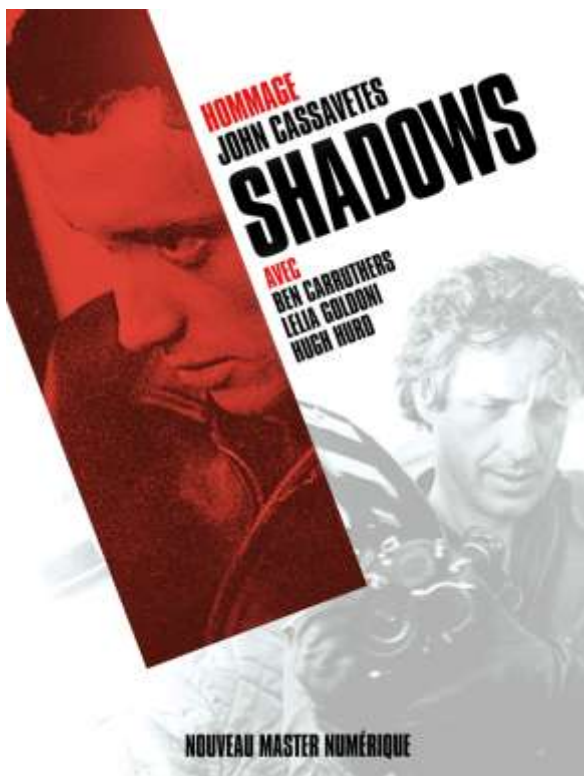
terrible du cinéma américain, pourfendeur Hollywood et de son conformisme comme de Bush, nous livre avec Jazz'34 un superbe témoignage de la culture américaine.



Jazz'34 in extenso : <https://www.youtube.com/watch?v=IQ6s3Ycnqq4>

« **Shadows** » de John Cassavetes. 1959. 1H21. Autre film d'un grand cinéaste passionné de Jazz. John Cassavetes travaille un peu comme Robert Altman, il laisse beaucoup de liberté aux acteurs, pas de confinement au sol mais des acteurs libres de leur mouvements auquel la caméra doit s'adapter. Rien de surprenant que Cassavetes se retrouve bien dans la propension du jazz à improviser. Dans Shadows, une fratrie métissée se retrouve confronté au racisme des blancs pour les noirs mais aussi des

noirs pour les blancs. Benny traîne dans les rues, Hugh court après une carrière de chanteur et Lelia se frotte au milieu littéraires et se heurte aux préjugés raciaux de son petit copain. Charlie Mingus et le saxophoniste Shafi Hadi imposent un rythme jazz de bout en bout. Ce film à petit budget, se démarque de la production hollywoodienne, se rapproche de la « Nouvelle vague » française avec des gros plans qui subliment les personnages. Ce film jalon du cinéma indépendant américain et de l'œuvre de Cassavetes (c'est son premier film) se retrouve en adéquation parfaite avec la bande originale



La bande annonce :

[http://www.allocine.fr/video/player\\_gen\\_cmedia=19362990&cfilm=774.html](http://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=19362990&cfilm=774.html)

Ert l'éclairage de notre ami Thierry Jousse sur Shadows et le cinéma de John Cassavetes : <https://www.youtube.com/watch?v=bQmR0S7w2eI>



« **What happened Miss Simone ?** » est un documentaire d'1 H 45' sur la vie de la pianiste et chanteuse de jazz Nina Simone réalisé par Liz Carbus en 2015, disponible sur Netflix et en DVD. Liz Carbus est une réalisatrice/productrice américaine de nombreux documentaires souvent récompensés, celui-ci a été primé par l'oscar du meilleur documentaire en 2016.

Le grand public et même les amoureux de jazz connaissent essentiellement Nina Simone

- pour ses magnifiques interprétations et sa voix grave puissante excellemment bien illustrées dans cet article de France Musique :

<https://www.francemusique.fr/jazz/portrait-de-nina-simone-en-10-chansons-59304> ,

- pour ses rares grands succès internationaux :

« My baby just cares for me » chanson issue d'une comédie musicale de Broadway des années 20 et enregistrée en 1958 par Nina devient un énorme hit en 1987 à la suite de son utilisation dans un spot de publicité pour le parfum Chanel : <https://www.youtube.com/watch?v=eYSbUOoq4Vg>

« I put a spell on you » chanson reprise du répertoire du célèbre bluesman fou Screamin' Jay Hawkins et enregistrée en 1956 :

[https://www.youtube.com/watch?v=vUha7E\\_kXn8](https://www.youtube.com/watch?v=vUha7E_kXn8)

« Don't let me be misunderstood » chanson écrite pour Nina Simone enregistrée en 1964 un an avant les Animals grand groupe de rock Anglais :

<https://www.youtube.com/watch?v=9ckv6-yhnIY>

- et pour l'aura magnifique qu'elle dégagait pendant ses concerts comme ici à Montreux <https://www.youtube.com/watch?v=H0W7K8tYK-Y>

Ce documentaire est passionnant justement parce qu'il va au-delà des poncifs, il nous révèle son parcours de vie à l'aide de témoignages de sa fille Lisa de ses musiciens et amis les plus proches, de son ex-mari, d'extraits de concerts et d'images d'actualités. Nous découvrons que Nina Simone, née en 1933 en Caroline du Nord, était avant tout une immense pianiste et qu'elle aurait pu/devenir la première concertiste classique noire d'Amérique. A la suite de cet échec causé par la discrimination elle joue du piano et chante dans des clubs d'Atlantic City et Greenwich Village, elle se marie avec un ex-flic qui devient son manager, elle met au monde sa fille Lisa qu'elle adore et maltraite, elle devient une activiste acharnée des droits civiques, harcelée par le fisc elle s'exile à la Barbade puis au Libéria puis termine sa vie en Europe et meurt dans le Sud de la France en 2003. Alternant périodes de succès et de quasi-misère, bipolaire soignée trop tard, adulée, rejetée, Nina Simone a eu une vie dure et fascinante. Lire l'interview de sa fille Lisa dans Paris Match à la suite de la sortie du documentaire :



<https://www.parismatch.com/Culture/Medias/Le-documentaire-sans-concession-sur-Nina-Simone-789302>

Dernière anecdote, née Eunice Kathleen Waymon elle prend le pseudonyme de Nina Simone en 1954 pour que sa maman ne découvre pas qu'elle chante dans des clubs mal famés. Le prénom Nina vient de l'Espagnol « petite fille », le patronyme Simone parce qu'elle a admiré Simone Signoret dans le film « Casque d'or ».



## Les pépites de l'orpailleur :

« **The connection** ». Film américain de Shirley Clarke. 1962. Un groupe de personnes attend dans un appartement leur contact (connection), fournisseur de leur

dose d'héroïne, dans une ambiance pesante., sous le regard d'un réalisateur et de son cameraman. Le Dealer arrive accompagné d'une dame de l'armée du salut. Dans la salle des musiciens improvisent des morceaux de Jazz. Un film hors norme, pur produit de la production indépendante new yorkaise en rupture avec les majors d'Hollywood. Shirley Clarke (1919 - 1997), à l'esprit rebelle, fan de Fritz le chat, s'est d'abord passionnée par la réalisation de film sur la danse puis se tourne vers le « cinéma vérité ». Ici ce qui l'intéresse c'est le rapport entre les personnages filmés et le couple réalisateur-cameraman. Le film d'abord censuré aux USA, se taille

un succès au festival de Cannes en 1961, où, imposé par l'association française de la critique cinématographique, il sera à l'origine de la semaine de la critique, consacré au jeune cinéma. C'est dans ce cadre que les Chris Marker, Bernardo Bertolucci, Alain Tanner, Ken Loach et bien d'autres feront leurs premiers pas. Fort de se succès le film sort aux USA en 1962.

Parmi les musiciens à l'œuvre on retrouve Jackie Mc Lean (1931-2006), saxophoniste qui a côtoyé les plus grands et a joué avec Thelonious Monk, Charlie Mingus, Art Blakey, Miles Davis avec qui il enregistre l'album « Dig » alors qu'il n'a que 19 ans. On retiendra que sa carrière a été perturbé par sa dépendance à l'héroïne qui le conduira en prison. Pour en savoir plus voir le site :

<http://www.dvdclassik.com/critique/the-connection-clarke>

Le film en entier dans une belle version remasterisée : <https://www.youtube.com/watch?v=TlvNG1DFs3o&t=5544s>



**Un moment de Grâce** : un ciné concert avec le Tarkovsky quartet, sur des images de Tarkovsky dans l'abbaye de Royaumont. Calez vous et laissez vous porter. François Couturier: piano/composition, Anja Lechner: violoncelle, Jean-Marc Larché: saxophone, Jean-Louis Matinier: accordéon, Andreï Tarkovsky: réalisation. "Le temps scellé" création le 16 septembre 2012 à l'abbaye de Royaumont

<https://www.youtube.com/watch?v=R3ZZMR2WJ6c>

**Les sorties à venir.** Enfin celles annoncées compte tenu du contexte de marasme dans lequel se trouvent plongés les salles de cinéma.

La reprise de « **Joe Hill** » le syndicaliste chanteur de Bo Widerberg. Mais pas musical du tout.

« **Africa Mia** ». Doc musical de Richard Minier et Edouard Salier. 1h21. De 1964 à 2016, l'histoire incroyable et méconnue du seul et unique groupe africain d'« afro-cubain » qui, pendant sept ans, en pleine guerre froide, va étudier la musique à La Havane. Symbole des relations entre cette nouvelle Afrique socialiste et l'euphorie castriste, Las Maravillas de Mali y enregistre l'un des plus grands tubes des indépendances, Rendez-vous chez Fatimata. Mais, en 1968, un coup d'État au Mali va tout remettre en question... En 1999, à Bamako, un producteur de musique, Richard Minier, découvre cette histoire et va enquêter pendant plus de quinze ans entre l'Afrique et Cuba. En 2016, le dernier survivant du groupe, le « Maestro » Boncana Maïga, accompagné de Minier, repart 50 ans plus tard sur les traces de son passé, de Gao à La Havane.

« **White riot** » doc. (Rock against the racism). Royaume-Uni, fin des années 70, en pleine explosion punk : face à la montée de l'extrême-droite nationaliste et raciste, un groupe de militants choisit la musique comme arme. C'est l'aventure de Rock Against Racism qui, avec The Clash en première ligne, va réconcilier sur des rythmes punk, rock ou reggae les communautés d'un pays en crise.

« **The singing club** ». Fiction. 1H52. Yorkshire, 2011. Les soldats de la garnison de Flitcroft sont envoyés en mission à l'étranger. Pour tromper leurs angoisses, leurs compagnes décident de créer une chorale. Elle est dirigée par l'austère mais surprenante Kate Barclay, épouse du colonel. Soudées par une envie commune de faire swinguer leur quotidien, Kate, Laura, Annie et les autres porteront leur " Singing Club " jusqu'au Royal Albert Hall pour un concert inoubliable.

« **The Beatles : get back** » documentaire de Peter Jackson. Sur l'enregistrement du dernier disque des Beatles « Let it be » avec la scène sur le toit.

« **Babylon** » de Franco Rosso ; Fiction (voir Trojan record). Campé par le chanteur du groupe Aswad Brinsley Forde, le jeune rasta Blue est perdu dans une société anglaise qui ne le comprend pas, pas plus qu'elle n'a réussi à assimiler sa vague d'immigration jamaïcaine depuis la décolonisation de l'île, en 1962. Chômage, policiers racistes, voisins et patrons xénophobes. Une oppression permanente que Blue évacue au micro de son sound-system, une gigantesque sono faite maison, avec le rêve secret de devenir le "sound" le plus couru de Londres. Mais sur sa route se dresse un obstacle de taille : le King de cette scène, le redouté Jah Shaka (dans son propre rôle)..